

Tamura Senseï est mort

La mort de Tamura Shihan a frappé de stupeur le milieu de l'aïkido, toutes tendances confondues.

La mort de Tamura Shihan a frappé de stupeur le milieu de l'aïkido, toutes tendances confondues. Il était incontestablement un pilier, une figure historique de notre discipline en Europe. Je l'ai rencontré une dizaine de fois tout au plus. Je l'ai donc peu connu et ne peux donc en aucun cas réclamer un quelconque héritage technique, didactique ou spirituel. Ce que je retiens de lui, c'est sa bonté naturelle, sa spontanéité et l'exemple de l'homme loyal. Mais, même si la disparition de ce maître me touche beaucoup, je ne peux être que l'être anonyme isolé dans un peuple qui déplore la perte d'un grand homme. Je pense à ceux qui furent ses proches, en particulier sa famille et ses disciples et je m'associe à leur peine.

Bien sûr, cette disparition me renvoie à celle de mon maître, et bien que chaque personne soit unique, en particulier dans sa mort, je crois le moment venu de dire ce que fut cette disparition de Kobayashi Hirokazu Sensei dans ma vie de disciple, non pas pour tirer la couverture à nous, ni faire un amalgame entre des situations qui sont et demeurent toujours différentes. Je veux seulement montrer comment dans la vie d'un homme sa mort est le moment le plus beau au sens où l'entend Kurosawa quand Barberousse dit à Yasumoto d'observer la mort de Rokusuku, au sens aussi où Rilke dit : « Donnez-moi ma mort à moi » au sens où le christ dit : « pardonnez-leurs car ils ne savent pas ce qu'ils font » se réappropriant sa mort pour pouvoir la

donner à tous.

J'entends bien que le mot « beau » puisse choquer quand on le relie à un événement aussi proche, en particulier choquer l'entourage du défunt entièrement plongé dans la tristesse bien légitime de la perte de l'être aimé. Je ne veux en aucun cas dire qu'il y a là matière à se réjouir ni même que la leçon de vie que l'on peut en tirer atténue en quoi que ce soit ce sentiment. La mort se produit dans divers paradigmes en même temps et en ce sens les réunit tous. Elle se produit dans la conscience des êtres en relation avec le défunt. Elle les affecte différemment selon le type de relation établie avec lui car une part de chacun de nous est dans l'autre, et le départ de celui-ci nous oblige à la réintégrer au moins en partie.

Elle se produit dans une temporalité connue en y mettant un terme, exprimant ainsi la finitude de tout être comme l'arrêt d'un temps. Il inscrit celui-ci dans une atemporalité et réduit à néant l'espace de son corps. Ce corps qui est un des principaux dépositaires de l'identité ne remplit plus sa fonction et celle-ci doit être assurée par la mémoire des vivants. Elle produit dans la conscience cellulaire des êtres liés biologiquement au défunt les séparations qui n'ont pas eu lieu de son vivant. Elle modifie donc les frontières identitaires de ceux-ci. Elle met tous les témoins devant leur propre finitude et enrayer les logiques de toute puissance quand il y en a. Elle fait exister celui qui part dans sa dimension primor-



diale, comme être spirituel avant tout. Elle exacerbe les affects de ceux qui restent en les obligeant à reprendre ceux-ci en eux. Elle crée une mémoire des émotions, imposant une relation à un soi émotionnel privé de projections car privé de projets dans cette relation. Elle déclenche des angoisses morbides qui peuvent expliquer des comportements dont le mythe du successeur n'est pas des moindres. Pour éclairer mon propos, je vais comme je l'ai dit en préambule me servir de mon expérience liée au décès de mon maître.

Tout d'abord, Kobayashi Sensei savait qu'il allait mourir et m'avait préparé à cette mort. Il m'en avait parlé à de nombreuses reprises, m'avait amené à me questionner sur « l'après-Kobayashi ». Il avait en quelque sorte

utilisé la perspective de sa mort pour m'enseigner encore. Nous avons ensemble fait des projets, en particulier celui de se retrouver juste avant ce dernier moment et nous avons échoué en cela. Il est mort trois jours avant le jour où nous devons nous retrouver. J'ai donc été surpris, choqué, frustré. Il m'avait laissé un message qui me fut transmis par un de ses proches : « Pardon, je n'ai pas pu attendre. Mettez un bâtonnet d'encens dont je suivrai la fumée qui me guidera vers vous, vers la France. » J'étais profondément touché et terriblement malheureux de sa disparition mais aussi d'avoir manqué ce rendez-vous, ou plus exactement, que nous nous soyons trompés de date pour prendre ce rendez-vous. Devant l'urne funéraire, ma première pensée fut : « Mais alors, qui va faire cet irimi fabuleux à présent ? » puis « non, ce n'est pas vrai, sa voix n'est pas dans cette urne » et enfin « Ce qui meurt, c'est cette formidable capacité psychomotrice, cette incroyable sensibilité, ce

patrimoine proprioceptif exceptionnel. Mon Dieu, quelle perte ! »

J'avais en partie raison. Personne ne fera plus son irimi. Je ne me crois pas capable de faire un geste aussi parfait. Quand il le faisait et que je le subissais, j'avais l'impression d'évoluer dans un nuage de poussière d'argent, j'oubliais toute pesanteur, j'étais tout simplement heureux, d'un bonheur indescriptible qui ne demande rien, qui n'interroge aucun de nos sens, aucun espace de nos consciences. Les doutes sont balayés avec les recherches, et l'oubli de soi devenait la règle imprescriptible. Il m'a donné en me faisant subir et accomplir ce geste l'accès à cet état de Mushin dont parle si bien le zen. Je sus à ce moment là que personne ne succède à personne.

Sa voix n'a pas brûlé avec son corps. Je l'entends encore résonner dans ma mémoire et chaque fois que j'en ai besoin, j'éveille sa parole en moi. Quant à sa capacité psychomotrice, quant au patrimoine sensorimoteur excep-

tionnel, il l'avait transmis dans ses techniques, dans sa didactique limpide, dans son balancement au sens Joussien, dans sa rythmique. Sa parole collait à son geste et je puis y faire appel quand j'en ai besoin. Peu avant sa mort, il m'avait questionné : « Que ferez-vous après ma mort ? Aurez-vous besoin d'un autre enseignant ? » Et j'avais répondu, un peu fanfaron pour masquer mon manque d'assurance : « je me débrouillerai seul. Vous êtes mon maître et si vous disparaissiez, cela signifie que je dois assumer seul ma pratique, mon rapport à la voie. »



Tamura Sensei et André Cognard

Aïkidojournal – Bon de commande

Je voudrais m'abonner à AJ. Je recevrais quatre numéros par an.

Nom / Prénom _____ L'abonnement annuel compte 4 numéros et coûte en :

Rue _____

Allemagne	€	36.00
Amérique du sud	€	43.50
Asie	€	42.00
Autriche	€	37.00
France	€	37.50
Pays-Bas	€	37.00
Suisse	CHF	57.50
USA	€	42.00
Etudiants	€	./25%

Code postal / Ville _____

Date / Signature _____

Tél / adresse courriel _____

Abonnement à partir du numéro : _____

La durée minimale d'un abonnement est d'un an (4 numéros). L'abonnement court normalement de janvier à décembre. Il est bien sûr possible de s'abonner en cours d'année – seuls les numéros restants seront alors facturés. En tous cas, faute d'une résiliation en bonne et due forme au 31 octobre de l'année d'abonnement complète, l'abonnement est automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

En cas de commande sans spécification de numéro, l'abonnement commence au numéro actuel.

Aïkido
Journal

B.P. 27
F-07260 Joyeuse

Téléphone :
+ 33/(0)475 39 56 32

E-mail :
abo@aïkidojournal.fr

Site web :
www.aïkidojournal.fr
www.aïkidojournal.eu

Puis me ravissant : « J'ai pourtant l'impression qu'il me manque des choses, que je ne suis pas à la hauteur. » Il avait approuvé et m'avait dit : « Ce qui vous manque à présent, je l'ai mis en vous et quand vous en aurez besoin, c'est là que vous le trouverez ». C'est ainsi que je vis ma voie aujourd'hui. J'ai la prétention odieuse de me passer de tout autre enseignement, non pas que je pense avoir abouti, encore moins que d'autres maîtres n'auraient rien à m'enseigner. Je sais que je pourrais apprendre de beaucoup d'autres mais je ne le veux pas. C'est ma façon d'exercer ma loyauté, de continuer à construire ce qu'il m'a laissé, de protéger ce qu'il a mis en moi jusqu'à l'éclosion que j'espère. Je veux consacrer le reste de ma vie non pas à mes progrès personnels, absolument pas à me trouver, à me développer, mais à transmettre ce legs. Et pourtant, je ne conteste à personne le droit de dire ce qu'il a reçu de lui. Quand il est mort, de nombreuses personnes ont prétendu avoir été ses

élèves, certaines mêmes qu'en vingt cinq années à ses côtés, je n'avais jamais vues. J'ai entendu des gens à qui il avait interdit de reparaître devant lui prétendre lui succéder. Tout cela m'est indifférent. Le maître en mourant montre clairement deux choses : D'abord, qu'il est mortel et que nous le sommes tous. Le mythe du successeur a pour objet de prouver l'immortalité du maître. Ce qui est dit en substance : « Je lui succède donc il vit encore en moi. Il est immortel et je le suis donc aussi en m'inscrivant dans cette lignée d'immortels ». Dans la succession d'O Sensei, cela a fait des ravages. Combien de combats stériles pour être le vrai disciple, celui qui détient la vérité du fondateur, celui qui fait le vrai aikido ? Il ne s'agit là que de lutte désespérée contre des angoisses morbides à laquelle s'ajoute parfois une tentative de prendre le pouvoir que le fondateur détenait par sa personnalité et son expérience exceptionnelle. Il faut accepter l'idée que personne ne

sera plus lui, que personne ne le représentera. Un soir où je donnais cours près de Lyon, un pratiquant que je ne connaissais pas se présenta. Je tentais de corriger ses déplacements qui étaient manifestement faux. Il sembla en prendre ombrage et me dit qu'il avait fait de l'aikido Kobayashi avec un autre professeur et qu'il ne comprenait pas pourquoi les déplacements seraient différents. Je mis un terme à la discussion car je pense que pour faire de l'aikido Kobayashi aujourd'hui, il faut aller le faire avec lui, là où il se trouve à présent.

J'ai, au grand dam de nombreux pratiquants, mis le portrait de Kobayashi Sensei au kamiza à la place de celui d'O Sensei. Cela ne signifie pas que je ne respecte pas O Sensei. Cela signifie que le Ueshiba jidai est fini et même que le Kobayashi jidai est fini. Je n'ai pas connu O Sensei et laisser son portrait au Kamiza de mes dojos, ce serait comme faire le culte des ancêtres pour un père qui ne fut pas le mien. Ce se-



B.P. 27
F-07260 Joyeuse

Téléphone :
+ 33/(0)4 75 39 56 32

E-mail :
abo@aikidojournal.fr

Site web :
www.aikidojournal.fr
www.aikidojournal.eu

Abonnement cadeau

Oui, je veux faire un cadeau à un ami et je lui offre un abonnement à **Aikidojournal** pour au moins un an (nous facturons par année civile) au prix annuel de € 37.- (France) * 58.- CHF (Suisse), autres prix p. 21. L'abonnement se termine après écoulement de cette période, s'il n'est pas prolongé. Paiement par chèque au nom de : Aikidojournal – Tarifs au dos.

L'abonnement est destiné à :

Nom / Prénom

Rue

Code postal/Ville

La facture est destinée à :

Nom / Prénom

Rue

Code postal/Ville

Date/Signature/Téléphone / adresse courriel

Affranchir au tarif
en vigueur



B. P. 27

F-07260 Joyeuse



d. g. à d. : André Cognard, H. Kobayashi et N. Tamura Sensei

rait entériner une séparation qui ne s'est pas faite entre O Sensei et certains de ses disciples. Kobayashi Sensei avait mis le portrait de son maître au kamiza et cela était juste car c'était son maître. En tant qu'élève, je fais comme lui. En mettant là le portrait de Kobayashi Sensei, je ne tourne pas le dos à la grande famille de l'aïkido. Au contraire, je lui permets d'exister en acceptant le passage des générations. Je connais les dégâts dus aux séparations qui ne se font pas. Le temps ne s'est pas arrêté à la mort d'O Sensei et il ne s'arrêtera pas à la mort de Kobayashi Sensei ni même à celle de Tamura Sensei. Il faut que le temps passe et que nous passions avec lui. Un jour, peu après la mort de Kobayashi Sensei, un élève allemand m'a dit : « Mais que penserait Kobayashi Sensei de ne pas voir le portrait de son maître au kamiza ? » Je peux comprendre la question mais a-t-elle le moindre fondement ? Si Kobayashi Sensei n'était pas mort, je ne l'aurais pas mis au kamiza et puisqu'il est mort, que peut-il en penser ? Rien puisqu'il est mort. La question n'était qu'une tentative désespérée de nier l'évidence de sa disparition. C'est pourquoi je ne revendique pas une quelconque succession et je reconnais à tous le droit de faire vivre le souvenir qu'il a de notre maître, de transmettre la parole qu'il a entendue, le geste qu'il a vu. Et peu importe qu'il soit un expert ou non, pour peu qu'il soit sincère.

- Le maître en mourant montre une autre évidence. Il devient un être spirituel uniquement. C'est cela la beauté de la mort, réintégrer tout son vécu et apparaître en tant qu'esprit. Son esprit

continue à vivre en nous quand son corps disparaît et avec lui, sa technique, sa compréhension de la voie, sa connaissance parce que nous entretenons en nous la mémoire de son identité de vivant. Il ne s'agit pas de n'importe quelle mort mais de celle de cet homme là, et cela, parce qu'il n'y a pas d'amalgame entre sa mort et la mort. Nous restons avec notre vie, notre connaissance, avec la notre et seulement la notre. C'est ainsi qu'il nous libère une autre fois. Quand l'enfant devenu adulte n'est toujours pas séparé de la mère, quand un inconscient persiste pour faire vivre encore la fusion initiale, quand la conscience biologique continue à gouverner des pans de la vie du sujet, le cadavre qu'est devenue la mère, impose la séparation. C'est une manière de donner la vie une seconde fois. La mort du maître nous met devant une réalité spirituelle. Il existe un monde dans lequel nous sommes, dans lequel nous devons être des êtres indépendants. Dans le monde de l'existence, il n'existe aucune identité isolée. La loi est l'interdépendance. Le maître en accouchant de notre esprit par sa mort nous donne la grande leçon, celle qui aboutit à la prise de conscience de la liberté naturelle de l'esprit. Il nous donne à voir celle-ci parce qu'il se sépare de tout en mourant.

Nul ne succèdera à Tamura Sensei. Un tel homme est irremplaçable. Mais tous ceux qui l'ont connu, qui ont été ses disciples, ses amis, sa famille, ses amis, tous ensemble feront vivre sa mémoire et chacun entretiendra la part qu'il a reçue. Il laisse chacun là où il

a abouti, avec sa propre capacité, son patrimoine technique et son champ proprioceptif. Chacun n'a pour vivre que sa conscience de soi. Et un presque inconnu qui a reçu la part la plus infime, la goutte d'eau dans l'océan de son enseignement, le moindre de ses élèves contribuera à sa manière à exercer une loyauté qui est incontestable si son objet n'est pas l'appropriation de l'œuvre du maître. Il a été pour moi le premier japonais que j'ai rencontré en chair et en os. J'avais alors 13 ans et il était encore jeune. J'avais beaucoup entendu parler de lui. C'était en 1969 et il était déjà une légende vivante. J'avais été surpris par sa petite taille. J'étais déjà physiquement plus grand que lui. Un matin, nous avons fait une promenade tous les deux, dans la colline derrière le dojo. Il s'était tordu la cheville en mettant le pied dans un terrier de lapin de garenne. Il m'avait alors dit en riant : « Tu vois, heureusement que je fais de l'aïkido sinon, je me serais probablement blessé. » J'ai eu l'occasion de suivre quelques uns de ses cours après et je l'ai rencontré avec Kobayashi Sensei plusieurs fois, mais c'est une des rares fois où il s'est adressé à moi directement, vraiment en privé, sur un ton familial. Je conserve ce souvenir intact et j'en prends soin. Que ceux qui ont tant reçu de lui et ont tant à transmettre me permettent d'être la goutte anonyme dans l'océan de ce qui fut sa vie de maître. J'ai eu si souvent l'occasion de penser dans ma vie : « Heureusement que je fais de l'aïkido sinon... » Merci Maître.

■corr.: AJJo